

Le difficile réapprentissage de la culture montañesa en Cantabrie

AVANT TOUTE CHOSE, nous souhaitons souligner que le propos de cet article n'est pas de juger la légitimité de la revendication identitaire en Cantabrie mais seulement de montrer de quelle manière se fait la construction identitaire et se transmet la culture populaire dans la région. Nous précisons en outre que, à travers la notion de construction, nous acceptons le fait que les symboles et les monuments commémoratifs tiennent de la fabrication et nous les traiterons donc uniquement sous l'aspect d'éléments ayant pour but de revaloriser la région.

La Cantabrie enserrée entre mer (Mer Cantabrique) et montagne (Cordillère Cantabrique) se situe entre deux régions bien établies sur le territoire espagnol (à l'est, le Pays Basque ; à l'ouest, les Asturies). De ce fait, elle est relativement petite et surtout très peu connue. La date tardive de son statut d'autonomie est certainement une des raisons de cette méconnaissance. En effet, ce n'est que le 30 décembre 1981 que le roi d'Espagne signa la Loi Organique du Statut d'Autonomie de la région (Loi Organique 8/1981). De la sorte, l'ancienne province de Santander se détacha de son appartenance historique à la Castille et du régime de pré-autonomie de Castille-et-Léon.

Ce détachement alimenta l'usage du nom de « *La Montaña* » pour désigner la Cantabrie par opposition à la Castille qui renvoie à « *La Meseta* ». Ce surnom, qui s'était déjà généralisé au XVI^e siècle, tant au niveau populaire que littéraire, renvoie aujourd'hui à une dénomination historique de la région et permet de légitimer l'ancienneté de l'identité cantabre. C'est pourquoi nous avons

choisi d'utiliser le terme de culture « *montañesa* » dans le titre de cet article. En effet, cet adjectif est très représentatif de l'attachement des Cantabres à leur terre et du sentiment d'appartenance qui en découle. À titre d'exemple, nous pouvons citer le titre de l'hymne officiel, *Himno a La Montaña*, le nom du quotidien le plus vendu dans la région, *El Diario Montañés*, ou le qualificatif qui accompagne la désignation des spécialités culinaires, telles que le *cocido montañés* par exemple. Aussi, lorsque l'on se réfère à la Cantabrie, l'adjectif *montañés/montañesa* doit être traduit en français par : « relatif à *La Montaña* ».

La volonté de conserver cette appellation fait partie du processus de réélaboration identitaire. En effet, les besoins identitaires de la Cantabrie se concrétisent par la recherche d'éléments primordiaux fondant la culture régionale. Aussi ce terme légitime l'existence d'une identité cantabre forte. Par ailleurs, une sorte de course à l'ancienneté se manifeste pour certifier l'usage de ce nom, étant entendu que plus l'appellation est ancienne, plus elle consolide l'identité de la région. Certains auteurs pensent même que cette dénomination remonterait au Moyen-Âge¹. Ce besoin de justifier des données propres à la culture cantabre pour légitimer les composantes identitaires met en exergue la faible reconnaissance de la Cantabrie et de sa culture. De ce fait, avant de pouvoir prétendre être enseignés, certains éléments de la culture cantabre doivent passer par un processus de récupération complexe et sont parfois sujets à polémiques.

Il est donc difficile de parler de l'enseignement de la culture régionale en Cantabrie, et encore moins de l'enseignement scolaire, car il n'y a pas de structure spécifique qui en permette la diffusion à l'école. D'un autre côté, il serait erroné de dire que cette culture est totalement exclue du milieu scolaire car elle y tient une légère place, qui prend parfois de l'importance lorsque les enseignants s'engagent, de leur propre chef, à la valoriser. En conséquence, nous parlerons plutôt d'apprentissage et de réapprentissage de la culture *montañesa* car ces termes reflètent davantage la réalité cantabre. Cette dernière nous montre une identité encore imprécise, en cours de construction et qui peine à être définie à l'intérieur même de la région. Une des raisons de cette difficulté est que la prise de conscience identitaire a été tardive en Cantabrie.

L'attachement aux traditions ainsi que le risque d'homogénéisation des pratiques, lié à l'industrialisation, ont conduit à éveiller les consciences à la conservation de la culture. La peur de disparaître ou d'être assimilé à un autre groupe a alimenté la nécessité de garder des traces des éléments menacés, nécessité qui s'est traduite par la folklorisation de la culture populaire, à

¹ Cf. Joaquín González Echegaray et Alberto Díaz Gómez, *Manual de Etnografía Cantabra*, Santander, Ediciones de la Librería Estudio, 2001, p. 9.

savoir son assise dans les livres et, plus tard, dans les musées. En Cantabrie, ce phénomène s'est fait sentir à partir de la moitié du XIX^e siècle, si bien qu'aujourd'hui, il ne reste que très peu de manifestations de la culture populaire. Le travail de récupération du passé cantabre est donc très difficile face à la faible représentativité et reconnaissance de son identité. De ce fait, il est également difficile de l'enseigner.

Malgré tout, les tentatives de sauvegarde de la culture sont bien réelles. Pour pallier la faiblesse de l'enseignement, c'est par le biais de festivités, d'événements culturels, de publications d'ouvrages que se fait la transmission de la culture cantabre. Il s'agit dans un premier temps de remémorer l'existence de cette culture, puis d'apprendre à la connaître. Puisque l'apprentissage spontané ne peut se faire étant donné que les Cantabres ne sont plus immergés dans leur culture, il faut passer par une redécouverte de celle-ci. Les acteurs des manifestations culturelles ont, pour leur part, appris son contenu. De leur côté, les personnes qui font la démarche de s'intéresser à ces manifestations apprennent à les réintégrer dans leur mode de vie, à vivre avec d'où le terme de réapprentissage.

Avant de nous pencher sur le réapprentissage de la culture *montañesa*, il nous semble donc nécessaire de présenter rapidement les difficultés de la construction identitaire et de la réappropriation culturelle. Nous poursuivrons alors sur les moyens de transmission des composantes de la culture, ce qui nous conduira à parler de la cible privilégiée que représentent les enfants dans ce réapprentissage. Enfin, nous expliquerons les démarches entreprises par diverses associations pour pallier le manque de connaissance et de reconnaissance de la Cantabrie, notamment au travers de la (sur)valorisation de la « langue régionale ».

I. La construction identitaire en Cantabrie

La division géographique de la région

Les organisations physiques, administratives, sociales de la Cantabrie rendent difficilement discernable l'unité de l'identité régionale et donc son élaboration. En effet, la dualité géographique de son territoire (mer/montagne) a induit une bipartition des activités humaines qui s'est traduite par des différences notables entre les marins et les éleveurs, tant au niveau de leur travail que de leur manière de vivre. C'est ce qu'explique Ana María Rivas Rivas, dans son *Antropología social de Cantabria*².

² Santander, Universidad de Cantabria, 1991, 255 p.

D'autre part, la présence de nombreuses rivières aux fortes eaux torrentielles (puisque naissant en altitude et se jetant dans la mer) est à l'origine de la création de gorges et de petites vallées naturelles dans le sens transversal à l'axe de la région et en direction du nord. De ce fait, la région est fragmentée en vallées isolées, les *valles*. Le relief ayant déterminé le pourtour des *valles*, celles-ci portent très souvent le nom du fleuve qui les traverse. C'est le cas par exemple des vallées Saja (río Saja), Pas (río Pas), Asón (río Asón), etc. Par la suite, lors de la segmentation en zones administratives, on donna à la plupart des *comarcas* les noms de ces cours d'eau. Le territoire de la Communauté autonome est découpé en dix *comarcas* qui sont, d'ouest en est et du nord au sud : Liébana, Costa Occidental, Saja-Nansa, Campoo, Besaya, Santander, Pas-Miera, Trasmiera, Asón-Agüera et Costa Oriental. Elles ont chacune des caractéristiques différentes qui se retrouvent notamment sur la manière de se loger, de se vêtir, de confectionner leurs sabots, leurs plats traditionnels, etc.

Malgré ces dissemblances, il existe toutefois un sentiment d'appartenance commun, qui est notamment alimenté par la volonté de différenciation par rapport aux régions voisines. En effet, eu égard à leur proximité géographique et historique, certains aspects culturels sont similaires entre la Cantabrie, les Asturies et le Pays Basque. Les similitudes entre ces Communautés autonomes sont dues à une géographie commune : elles font toutes trois partie de la dénommée *España Verde* et sont délimitées au nord par la mer et au sud par la montagne. Par ailleurs, elles sont incluses dans « *Los pueblos del norte de la península* » suivant l'étude de Julio Caro Baroja dans son ouvrage *Los pueblos de la península ibérica : temas de etnografía española*³. L'auteur y résume les particularités que partagent la Cantabrie, le Pays Basque et les Asturies aux côtés de la Galice et de la Navarre, en faisant référence à leur économie commune et aux similitudes historiques qu'elles ont vécues (ce sont notamment les derniers à avoir été conquis par Rome). Ayant reçu les mêmes influences (géographiques et humaines), il est logique d'observer des analogies entre ces régions.

Toutefois, ce constat ne veut pas pour autant dire qu'elles pourraient se confondre, bien au contraire. C'est là même un des paradoxes fondamentaux de l'identité : plus on se sent proche sur certains aspects, plus on compense ce phénomène en renforçant les éléments de différenciation, ou en s'attachant à des détails. Ajoutons que la petitesse de la région a peut-être elle aussi joué dans la difficulté de reconnaissance identitaire de la Cantabrie. Elle est en

³ Barcelona, Editorial Crítica, 1991, pp. 161-179.

effet l'une des plus petites régions d'Espagne, au quinzième rang sur dix-sept⁴ du classement des superficies des Communautés autonomes (devant La Rioja et les Îles Baléares) avec 5.321 km², ce qui représente 1,05% de la superficie de l'Espagne (avec un *municipio* enclavé dans le Pays Basque : le Valle de Villaverde). De plus, elle se trouve à l'avant-dernier rang (devant La Rioja) des régions les plus peuplées. Elle a donc moins de voix pour s'exprimer. D'un autre côté, il est également certain que la petitesse de la région permet une union plus facile, ce qui fait qu'il existe un réel sentiment d'appartenance unitaire. D'un point de vue identitaire, il s'agit autant d'être reconnu dans ses particularités que de ne pas être assimilé aux régions limitrophes. C'est pourquoi la Cantabrie se démène pour légitimer sa propre histoire et culture.

Une construction identitaire par défaut

Même si d'un point de vue géographique et historique la Cantabrie ressemble à ses deux voisines directes, elle a du mal à tirer sa carte du jeu dans l'épreuve des différences et semble même estompée par ces deux régions. D'une part, elle ne possède ni la puissance économique, ni le poids de la langue, ni la reconnaissance historique du Pays Basque. D'autre part, elle est loin d'avoir le prestige des Asturies, dont le seul titre des héritiers de la couronne d'Espagne, à savoir le prince des Asturies (comme actuellement Felipe), suffit à lui conférer une certaine notoriété. Par ailleurs, l'émergence d'une conscience identitaire fut plus précoce aux Asturies qu'en Cantabrie.

D'une manière générale, les régions telles que la Cantabrie s'effacent derrière celles de premier ordre dans le processus d'autonomie, comme la Catalogne ou le Pays Basque. Malgré tout, il existe un nationalisme cantabre, le cantabrisme, dont l'émergence est liée à la notion de « contagion identitaire », expression tirée de l'ouvrage *L'Espagne et ses langues. Un modèle écolinguistique* ⁵. Face à la prédominance des modèles catalan et basque, on peut effectivement émettre l'hypothèse que ces régions, où la prise de conscience identitaire fut beaucoup plus tardive et beaucoup moins forte, essaient en quelque sorte de rattraper leur « retard », en suivant le modèle des régions prépondérantes.

En effet, l'accès à l'autonomie, par la « voie rapide », des trois « nationalités historiques » (celles que la Constitution de 1978 dénomme « *nacionalidades* ») a dessiné dans les autres territoires d'Espagne, dénommés « *regiones* », les contours d'une possible légitimité, fût-elle par la « voie lente ». Bien qu'il s'appuie sur les

⁴ Compte non tenu de Ceuta et Melilla qui ne sont pas des communautés mais des villes autonomes.

⁵ Codirigé par Henri Boyer et Christain Lagarde, Paris, L'Harmattan, 2002, 298 p.

éléments glorieux du passé de la région, le cantabrisme n'en est pas moins une notion moderne qui travaille à réinventer ses traditions. Ces dernières sont sollicitées en vue de compenser la perte identitaire dans laquelle la région a sombré. La Cantabrie doit donc se défendre pour faire valoir ses particularités régionales alors que d'autres régions n'ont pas besoin de déployer tant d'énergie car déjà connues. Pour être reconnue, il lui faut rechercher des éléments identitaires forts. Il lui faut donc se reconstruire une identité plus affirmée dans le but d'obtenir une plus grande légitimation. Et c'est dans son passé que réside toute la difficulté : l'émergence tardive d'une conscience identitaire (faible représentativité) et sa tardive reconnaissance en tant que Communauté autonome (1981 pour la loi d'autonomie et 1983 pour la reconnaissance d'une unité historique).

L'éveil de la conscience identitaire a poussé les chercheurs à fouiller dans le passé et à étudier le folklore pour donner la preuve d'une continuité historique, légitimant ainsi les revendications identitaires cantabres. La récupération – ou création – de symboles régionaux s'est rapidement avérée indispensable pour asseoir une meilleure crédibilité. Les symboles qui s'imposent comme les plus édifiants sont avant tout le drapeau et l'hymne : l'attachement qu'on leur voue en tant qu'éléments anciens permet d'autant mieux de légitimer l'identité régionale.

Néanmoins, les difficultés engendrées par le choix du nom de la Cantabrie et la polémique au sujet du drapeau officiel sont également un obstacle à l'enseignement d'une culture reconnue et de symboles acceptés de tous.

1981 : récupération du nom historique et choix du drapeau officiel

Avec la Loi Organique 8/1981, la province de Santander se dégagait du régime de pré-autonomie de Castille et Léon. Notons toutefois que ce n'est qu'en 1998 qu'une réforme du statut d'autonomie supprima l'article 58 qui donnait la possibilité de l'entrée de la Cantabrie dans la Castille. Ainsi la Cantabrie obtint la définition de « Communauté historique ».

L'obtention du statut d'autonomie fut en outre l'occasion de récupérer le nom historique de la région qui a alors remplacé celui de « *Provincia de Santander* ». Contrairement à ce que nous avons dit sur la désignation de la région par *La Montaña*, c'est le nom de « *Cantabria* » qui fut choisi pour la simple et bonne raison qu'il est encore plus ancien. La récupération de cette appellation est donc très symbolique et tout à fait représentative de la volonté d'affirmation d'une identité historique forte puisque basée sur une donnée ancestrale, la preuve par les origines ayant force de loi. C'est en effet au nom du passé que cette dénomination a été récupérée puisque ce terme de *Cantabria*

remonterait au II^e siècle av. J.C, avec la première mention du peuple cantabre dans l'histoire, citée par Caton l'Ancien dans son ouvrage *Les origines*. Il y est écrit : « l'Èbre naît sur la terre des Cantabres ; grand et beau, abondant en poissons »⁶. Par ailleurs, la dénomination de « Province de Santander » était jugée trop axée sur la capitale de la communauté autonome, prépondérance relative au passé de la Province mais jugée trop peu significative.

Pourtant, ce nom historique n'a pas été choisi dans le titre de l'hymne officiel régional qui est : *Himno a la Montaña*. Composé par le musicien cantabre Juan Guerrero Urresti en 1926 à la demande de la *Diputación Provincial de Santander*, désireuse d'avoir un morceau musical représentatif de la province⁷, ce chant comporte toutefois la dénomination de Cantabrie et ce dès la première phrase qui commence par : « *Cantabria querida te voy a cantar...* ». Il est donc étonnant de remarquer que quasiment 60 ans avant la récupération du nom de Cantabrie pour désigner la région, l'hymne ne comporte pas le nom de sa capitale, Santander, qui était alors celui de la province à l'époque. Cette absence aussi bien dans le titre que dans les paroles reflète ce que nous avons dit au sujet de la trop grande place accordée par ailleurs à la capitale.

De la même façon que le nom de *Provincia de Santander* a été repoussé, les motifs du drapeau cantabre sont sujets à polémiques car considérés eux aussi comme trop représentatifs de la capitale régionale. Les raisons de ces protestations sont multiples. Elles concernent tout d'abord le contenu du drapeau officiel. D'une part, ses couleurs blanche et rouge sont connues comme celles du pavillon de la Province Maritime de Santander créée en 1801. Elles sont donc synonymes de la prépondérance de la capitale, d'autant que la création de cette province est liée à la volonté de la part de Santander de dominer la région. D'autre part, la partie supérieure du blason du drapeau cantabre⁸ est très ressemblant au blason de Santander. Tous deux comportent une tour crénelée en or, à droite, et un navire, à gauche. Les deux éléments sont reliés par une chaîne brisée au niveau du navire. De part et d'autre du mât, apparaissent deux têtes d'hommes auréolées.

Le navire et la tour reproduisent l'emblème de la conquête de Séville par des marins cantabres en 1248. La tour représentée est la Torre del Oro construite en 1220 dans le but de défendre la ville de Séville. La chaîne est

⁶ « *Fluvium Hiberum; is oritur ex Cantabris; magnus atque pulcher pisculentus.* »

⁷ Les arrangements de la partition ne furent réalisés qu'en 1987 par le folkloriste, poète et écrivain, José del Río Sainz, suite à la décision de faire de ce texte l'hymne régional.

⁸ La moitié inférieure du blason reproduit quant elle l'image d'un des plus grands legs laissés par les peuples primitifs qui habitèrent la région : les stèles géantes des Cantabres, et plus précisément la stèle de Barros.

celle avec laquelle le gouverneur almohade de l'époque fit fermer l'entrée du port. Cette chaîne fut rompue en 1248 par le navire des marins cantabres de Ramón de Bonifaz y Camargo qui comptait parmi la flotte de la Reconquête. Le choix de cette référence se justifie donc car elle symbolise les huit siècles d'activités qui caractérisent la Cantabrie maritime. Or, suite à sa participation à la conquête de Séville, la ville de Santander reçut comme récompense un « *escudo de armas* » qui contenait ces mêmes images. De même, les deux têtes auréolées sont celles des saints martyrs, San Emeterio et San Celedonio, qui représentent l'unité du territoire sous la protection des saints-patrons⁹ mais sont aussi les patrons de Santander. De ce fait, ces deux têtes sont présentes sur les deux blasons.

Au-delà de cette sur-représentativité de la capitale, il existe une autre polémique concernant le drapeau officiel : sa non-légitimité historique. En effet, certains pensent qu'il est trop récent et s'en remettent à un drapeau beaucoup plus ancien le *Lábaro Cántabro*. Il s'agit d'un étendard pourpre au motif central doré qui serait une représentation astrale formée par quatre croissants lunaires disposés « dos à dos » et deux à deux (en haut et en bas, à droite et à gauche). Les pointes de ces croissants sont terminées par un cercle. Au centre de cette représentation se trouve une sphère, possible figure solaire.

L'importance de ce symbole se reflète dans le fait qu'il avait été proposé au moment du choix du drapeau officiel de la communauté autonome. Par ailleurs, l'*Asociación para la Defensa de los Intereses de Cantabria* (ADIC) a repris ce symbole dans son logo et l'arbore lors des manifestations culturelles. ADIC est la première organisation nationaliste de l'étape démocratique actuelle. Créée en 1976, elle a joué un rôle prépondérant dans l'insertion de la Cantabrie dans le processus de la Transition. Notons que d'autres organismes régionalistes ont également récupéré le *lábaro* (du moins pour ce qui est de son motif central, la stèle) dans leur logo.

Selon le président de l'ADIC, Bernardo Colsa, le choix de ce drapeau s'appuie sur des témoignages historiques : Tertullien, Minucius Félix et Eusèbe, écrivain et théologien ayant vécu entre le II^e et IV^e siècle, offrent le même

⁹ Pour ce qui est de leur histoire, Emeterio et Celedonio, dont on pense qu'ils étaient frères, servaient comme soldats romains à Calahorra (ville de La Rioja) jusqu'à la fin du III^e siècle ou début du IV^e. Lorsque les Romains apprirent qu'ils étaient de confession chrétienne, ces deux soldats furent mis devant l'alternative de renoncer à leur foi ou de mourir. Ne voulant renier leurs croyances, ils furent torturés et finalement décapités sur le sable de la rivière Cidacos. Selon la légende, les têtes des deux hommes arrivèrent à Santander à bord d'une barque en pierre. Elles furent récupérées par la communauté de moines qui vivaient là et qui en fit les saints-patrons de leur église. Aujourd'hui, les restes des deux saints reposent dans la cathédrale de la ville.

discours. Selon eux, le « *Lábaro Cántabro* » ou « *Cántabrum* » était une bannière en tissu de couleur pourpre. Il avait pour but de faciliter les tactiques guerrières de la cavalerie cantabre. Néanmoins, aucun d'eux ne propose une description précise du motif central, ce qui constitue une importante faille dans l'argumentaire des défenseurs de ce labarum. De plus, le fait que personne ne puisse affirmer de façon certaine son origine exacte ni donner les preuves suffisantes qui accompagnent sa reconstruction moderne, jouent incontestablement en défaveur de son adoption. Il est cependant indéniable que ce symbole a bel et bien existé, qu'il est typiquement cantabre (ce qui ne veut pas dire qu'il l'est exclusivement) et qu'il devait posséder une forte valeur symbolique. Notons que le rapprochement de ce symbole avec celui qui apparaît sur la stèle de Barros, repris dans le blason régional (partie inférieure), n'est toutefois pas exempte de doutes.

Pour défendre ce versant de l'histoire cantabre et dans le cadre de l'enseignement de la culture, nous pouvons citer d'ores et déjà le travail de divulgation exercé par ADIC, avec la collaboration de la *Consejería de Cultura del Gobierno de Cantabria*. L'association a mis en place, en 2007, une exposition appelée « *El Lábaru, un ejemplo de simbología para Cantabria* »¹⁰ qui consiste à divulguer, côte à côte, l'origine historique du drapeau officiel et celle du *Lábaro*. Cette exposition itinérante a parcouru durant un an les 102 municipalités cantabres. Elle est complétée par une brochure (diptyque) qui raconte les antécédentes du Lábaru (symbole formé des quatre croissants lunaires) et le Cántabrum (drapeau qui inclut ce symbole sur un fond rouge et qui remonte à 2000 ans).

Pour Bernardo Colsa, le *lábaru* est un « symbole de la collectivité » car il associe la récupération de ce symbole à une décision, à un libre choix de la part de la population, contrairement à l'imposition du drapeau actuel. Ce parti pris a provoqué de fortes réactions, notamment chez les auteurs qui ont cité l'existence du labarum et sur lesquels Colsa s'est appuyé. C'est le cas de Joaquín González Echegaray qui taxe d'« invention » les racines historiques du drapeau proposé par l'ADIC comme symbole de Cantabrie. Il explique que le « véritable lábaro » n'a rien à voir avec la Cantabrie, qu'il s'agit bien d'un symbole militaire mais utilisé par Constantin au IV^e siècle après J-C. Un autre historien, José Luis Casado Soto, s'insurge lui aussi car il est effrayé par le possible emploi de ce symbole par des régionalistes trop extrémistes et craint que la quête identitaire se transforme en révolte¹¹, voyant dans cette revendication

¹⁰ <http://www.adic-cantabria.org/exposicion.asp>

¹¹ « Cuando estas reivindicaciones tienen apoyo político me asustan. Se utiliza la historia como una caricatura que mueve tripas y no cabezas. No estoy en contra del regionalismo,

du labarum des similitudes avec ce qui se passe avec la *ikurriña* au Pays Basque.

Malgré toutes ces restrictions, c'est ce drapeau qui est brandi lors de la célébration de fêtes locales. Le protagonisme du *lábaro* durant l'année 2009 a alimenté les discussions autour de la question identitaire et a réouvert de vieux débats dans la société cantabre. En effet, l'ostentation de ce drapeau durant la célébration du trentième anniversaire de la levée de l'enseigne officielle (il y eut davantage de labarums brandis que de drapeaux officiels)¹², la pétition de l'ADIC auprès du Parlement pour qu'il soit reconnu comme symbole de la région, ainsi que l'exposition que nous venons de citer reflètent la complexité de la construction identitaire en Cantabrie. Ce problème est lié à la question de l'origine de la création de la culture et des symboles, de « l'invention de la tradition » suivant l'expression d'Eric Hobsbawm et Terence Ranger¹³.

En Cantabrie, l'éveil de la conscience identitaire a donc poussé les chercheurs à fouiller dans le passé et à étudier le folklore pour donner la preuve d'une continuité historique, légitimant ainsi les revendications identitaires. Les désaccords qu'il existe notamment autour du drapeau sont évidemment un obstacle dans la construction de l'identité régionale. Ils sont néanmoins révélateur de l'importance accordée à la culture locale. Celle-ci étant bien peu connue par les Cantabres eux-mêmes, les initiatives pour la divulguer se multiplient. Les enfants apparaissent alors comme les vecteurs essentiels de cette transmission.

II. Les enfants : une cible privilégiée en tant que garants de l'avenir

Culture et école

En Cantabrie, des plans spécifiques ont été développés dans le domaine de l'éducation en vue de faire connaître aux enfants la région dans laquelle ils vivent. En effet, dans les livres des écoliers de primaire (6-12ans), et plus précisément dans les livres de *conocimiento del medio*, on trouve des textes sur la Cantabrie, sa géographie, ses coutumes, ses industries, son élevage, etc., et parfois sur sa culture populaire. Parmi les composantes de cette dernière, la mythologie cantabre est un des thèmes de prédilection des enseignants car il est très facilement exploitable. Toutefois, ce thème n'est présent dans les

pero estoy obligado a defender el rigor histórico. No entiendo porqué se inventan la historia si nuestra región tiene un pasado tan rico»

¹² <http://www.eldiariomontanes.es/20090426/cantabria/labaros-banderas-oficiales-izado-20090426.html>

¹³ *L'Invention de la tradition*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, 370 p.

livres que depuis le début des années 90, ce qui semble normal lorsque l'on connaît les dates du statut d'autonomie. D'abord ce sont la vie politique et économique qui furent organisées, ensuite ce fut le tour de la culture. De plus, dans ce domaine, ce sont les traditions et les coutumes qui sont passées devant la mythologie. Malgré cette attention tardive, cette dernière fait partie aujourd'hui des composantes culturelles les plus enseignées.

Il est important de noter que l'engouement pour le folklore cantabre ne se fait pas nécessairement dans une optique identitaire. D'une part, la « connaissance du milieu » est une matière enseignée dans toutes les Communautés autonomes et a simplement pour but de faire connaître aux enfants le milieu dans lequel ils résident. D'autre part, certains aspects de la culture populaire sont parfois employés dans un but ludique et les enfants ne distinguent pas nécessairement un élément culturel de leur région d'un autre plus national (voire international). Nous proposons donc à présent de préciser la part de la culture *montañesa* enseignée dans les écoles et de montrer combien les initiatives extra-scolaires apparaissent nécessaires pour la conservation de celle-ci.

Puisque la culture n'est présente que ponctuellement dans les livres de *conocimiento del medio*, chaque école traite cette matière de manière différente. De plus, il n'y a pas de suivi d'une année sur l'autre ; il est donc courant que les élèves travaillent une caractéristique régionale une seule fois en 6 ans de scolarisation dans le primaire. C'est pourquoi, nous ne pouvons parler d'un enseignement hétérogène, d'autant que le but des enseignants n'est pas nécessairement le même, suivant leur origine ou leurs motivations. Dans le cadre de nos recherches, nous avons interrogé des instituteurs qui avaient à cœur de valoriser la culture cantabre. Étant donné qu'ils ne disposent que d'un substrat très restreint, ils entreprennent des démarches personnelles pour obtenir les supports nécessaires à cet enseignement. Pour beaucoup d'entre eux, l'existence d'une mythologie régionale est une aubaine car elle est très facile à utiliser avec les enfants qui acceptent très bien cette thématique.

En effet, en rapport à d'autres composantes culturelles, la mythologie possède un caractère fabuleux et féérique qui fascine les plus jeunes, le monde de l'enfance étant directement lié à l'univers de l'imaginaire. Aussi le travail sur la mythologie est une bonne opportunité pour lier la culture régionale à la lecture et aux autres activités qui peuvent en découler : la récitation (avec laquelle on revient à la transmission orale originelle), le dessin, etc. Par ailleurs, le caractère moralisateur des récits permet d'introduire les notions de bien et de mal et de transmettre des valeurs.

Bien que la mythologie ne soit qu'une option, les organismes officiels favorisent le développement de tels enseignements en appuyant les initiatives

individuelles. La mairie de Piélagos (*comarca* de Santander) a parrainé par exemple un groupe de théâtre qui met en scène les récits de la mythologie cantabre dans les différents collèges du *municipio*. A partir de là, les instituteurs ont pu rebondir sur le spectacle théâtral en développant le thème en classe : colorier les personnages, associer leurs noms à leur image, réaliser des cartes simplifiées de la Cantabrie pour y placer les personnages, confectionner des masques pour le carnaval, etc.

A ce propos, une des initiatives les plus remarquables est celle de Carmen Bedia Saiz, une institutrice dont le travail a débouché sur la publication d'un livre sur la mythologie : *La Mitología Cántabra a través de los niños*. La phrase d'introduction de ce livre résume tout l'intérêt pour un enseignant d'utiliser la mythologie cantabre. L'auteur parle de sauvegarder les traditions en transmettant la culture aux enfants¹⁴ : « *Con este libro no he intentado hacer un profundo trabajo de investigación mitológica, labor que dejo para los expertos en la materia, simplemente me he limitado a realizar un libro hecho por niños y para niños. Pretendo recuperar antiguas costumbres, como dedicar un poco de nuestro tiempo a contar a nuestros hijos pequeñas historias de la mitología de Cantabria. Anjanas buenas, Ojáncanos malos, traviesos duendecillos,... pueden ser los encargados de conseguir que nuestros hijos aprendan a distinguir el bien del mal, y así puedan crecer un poco más felices. Y si además de conseguir esto, logramos mantener vivas nuestras tradiciones, mucho mejor.* »

Elle explique que face au monopole des dessins animés américains (cf. Walt Disney) et à l'invasion des mangas japonais, elle était désireuse de réagir pour faire connaître à ses élèves un folklore qui leur appartenait mais dont ils ignoraient l'existence. Pour elle, il était dommageable de voir se perdre leur propre richesse culturelle qui, d'un point de vue pictural, était, suivant ses dires, beaucoup plus intéressante que n'importe quel dessin animé. C'est alors qu'elle décida d'enseigner à ses élèves le contenu de la culture populaire cantabre et qu'elle pensa à un projet concernant la mythologie. Elle commença par leur lire des livres sur le thème. Ensuite, elle demanda à chacun de choisir le personnage qu'il préférerait et de le peindre. Le troisième temps de son projet était de faire un livre pour la classe, dans la seule idée de conserver un souvenir de leur travail. Entre le mûrissement du projet et la réalisation du livre, une année entière passa. Elle écrivit également les textes, en se référant aux livres qui existaient déjà. Postérieurement, elle lui donna le nom de *La Mitología Cántabra a través de los niños*.

¹⁴ Carmen Bedia Sáiz, *La mitología cántabra a través de los niños*, Santander, Editorial Rodu, 1999, p. 5.

Quand la municipalité de Camargo eut connaissance de son projet d'édition, elle voulut connaître le contenu du livre. Ce travail fut très bien accueilli. C'est pourquoi la municipalité décida de subventionner l'ouvrage. Mille exemplaires furent publiés et chaque élève en eut un. Finalement, comme ils furent tous vendus, une maison d'édition (RODU) se chargea de le publier à grande échelle. C'est ainsi que le projet personnel de C.B. Saiz, destiné au départ à développer l'intérêt de ses élèves à la culture cantabre, devint un ouvrage d'un grand intérêt, tout au moins régional.

Par ailleurs, une représentation fut organisée à dans un centre commercial de Santander pour présenter et faire la promotion du livre les 25, 26 et 27 juillet 1999. Les élèves se déguisèrent en personnages mythologiques et mirent en scène des histoires, accompagnés de conteurs et de *rabelistas* qui animèrent le côté oral de la représentation. De sorte que ce projet ne fut pas seulement un succès pour le professeur de peinture mais également pour la transmission de la mythologie de la Cantabrie et de la culture (avec les *rabelistas*). Après cette réussite, C. Bedia Saiz continua à intégrer la culture populaire cantabre à ses cours en intégrant, par exemple, les jeux typiques de la région dans ses activités.

Les enseignants des autres écoles s'appuient entre autres sur le livre de leur collègue pour faire connaître la mythologie cantabre. Mais ils utilisent également d'autres ouvrages qui sont en général présents dans les bibliothèques des écoles. La publication d'ouvrages consacrés à la culture populaire a largement augmenté dans les années 1990, mais a commencé bien avant cette date. Il est intéressant de constater qu'une forte proportion de ces livres s'adresse à des lecteurs jeunes.

L'enseignement au travers des livres

La prolifération des livres dédiés à la Cantabrie est donc un moyen de compenser la faible diffusion scolaire de la culture régionale. En outre, le fait de viser les enfants n'est pas une orientation récente puisque dès 1979 apparut le premier volume de *Vindio, la historia de Cantabria contada a los niños*¹⁵, soit deux avant la ratification du statut d'autonomie de la Cantabrie.

Les bouleversements de la société cantabre (révolutions industrielles), la faible reconnaissance régionale, le manque de prestige, l'absence d'une culture et d'une langue fortes, font que la Cantabrie peine à trouver des ressources dans son passé. A défaut de se retourner vers la mémoire des anciens, il est donc question d'investir la jeunesse, garante de la mémoire à venir, pour

¹⁵ Madrid, Ediciones Corocotta, 1979, 144 p.

combler la cassure de la transmission culturelle. C'est par le biais de livres mais également de célébrations et de manifestations diverses que le public infantile est sollicité. Au travers de cette cible, c'est tout un choix stratégique qui est en jeu. En effet, les enfants ne se rendent pas seuls dans les librairies ou aux divers rassemblements. C'est donc accompagnés par un ou des adultes, parents ou amis, qu'ils se déplacent. Ceci induit que tous les âges sont finalement réunis autour des manifestations de la culture locale.

Isidro Cicero est journaliste, écrivain et éditeur. Entre 1979 et 1980¹⁶, il publia les deux volumes qui racontent les aventures de Vindio, un jeune cantabre. Le premier tome narre l'histoire des premiers peuples cantabres et s'étend jusqu'au XVIII^e siècle ; le deuxième tome est dédié au XIX^e et le XX^e siècle. Au travers des pérégrinations de Vindio, il est question de transmettre l'histoire régionale mais également la géographie, la culture populaire, la mythologie, etc. En effet, ce jeune garçon apprend l'histoire de la Cantabrie en classe et, lors de ses promenades, découvre la faune et la flore de sa région, rencontre des habitants qui lui racontent des histoires locales, fait la connaissance d'êtres étranges, les personnages de la mythologie cantabre. L'auteur mêle donc dans ses livres fiction et réalité, en intégrant totalement les êtres mythologiques à la vie cantabre. De cette façon, il adopte le point de vue des enfants, leur naïveté et leurs croyances irrationnelles, ce qui reflète la place de la mythologie dans nos sociétés actuelles. Par ailleurs, ce choix offre une approche beaucoup plus ludique de l'histoire et de la culture cantabre, ce qui permet probablement une meilleure transmission.

Après le succès de ces ouvrages, Isidro Cicero continua à travailler dans le domaine de la littérature infantile avec *El Estatuto de Cantabria para los niños*, pour la *Diputación Regional de Cantabria* en 1981 et pour lequel il a pu compter sur la collaboration du dessinateur José Ramón Sánchez. En 1999, il reprit la thématique du statut de Cantabrie pour les enfants en tant qu'auteur des textes du CD-ROM réalisé pour le Parlement de Cantabrie. Il est aussi l'auteur de l'*Enciclopedia Infantil de Cantabria* qui fut publié sous forme de fascicules couleurs dans le tirage dominical du *Diario Alerta* entre 1986 et 1987.

D'autres auteurs ou dessinateurs ont également orienté leurs ouvrages vers les enfants : c'est le cas de Gustavo Cotera, considéré comme l'un des meilleurs dessinateurs ethnographiques espagnols. Son intérêt pour la culture cantabre l'amena à en étudier les facettes les plus oubliées, comme la mythologie et les costumes cantabres. Il a ainsi contribué à la divulgation de

¹⁶ Tome 2, 128 p.

mythes et d'emblèmes séculaires, notamment à travers les publications de *Trajes populares de Cantabria* (1982), *Mitología de Cantabria* (1999) et *El traje en Cantabria* (1999). Pour ce qui est de la mythologie, il n'exécuta pas seulement un ouvrage mais il créa aussi des posters comprenant les personnages de son livre dont il existe de surcroît une version CD. Il élaborait en outre d'autres dessins sur la culture cantabre qui se vendent sous forme de posters ou d'auto-collants, notamment dans le magasin de l'association ADIC. Ses créations sont donc très fortement divulguées et forment une base solide de la transmission de la culture en Cantabrie. L'ouvrage *La Cantabria de Gustavo Cotera. Mitos, costumbres, gentes...*¹⁷ est un précis qui reprend toute sa production artistique. Organisé en six sections – qui forment chacune un livre à part entière – cette œuvre est entièrement dédiée à la Cantabrie.

Au côté de ces livres, des collections ont progressivement vu le jour. Récemment, en 2008, la collection « Te cuento Cantabria », promue par ADIC et la *Consejería de Cultura* du Gouvernement de Cantabrie, a pour objectif de rapprocher les plus jeunes des traditions régionales. Ce projet éditorial vise les enfants, entre deux et huit ans, pour les sensibiliser à la culture de la Cantabrie par le biais de personnages, également enfants, qui découvrent des objets traditionnels. Les protagonistes sont des enfants du XXI^e siècle qui, pour se sortir de situations délicates, doivent revivre les légendes locales, interférer avec des êtres mythologiques, utiliser des jeux populaires ou des objets traditionnels. Parmi les numéros déjà parus¹⁸, nous pouvons remarquer que l'histoire de chaque ouvrage se situe dans une *comarca* différente, ce qui permet de mettre en avant toutes les zones de la région.

Ces initiatives éditoriales ne garantissent néanmoins pas la sauvegarde de la culture en Cantabrie. D'une part, tous les enfants ne s'intéressent pas nécessairement à la lecture. D'autre part, il est indispensable qu'il y ait une continuité de ces enseignements au fil des ans. Puisque cette continuité ne se fait pas dans les classes du secondaire, il s'est avéré primordial d'élargir la diffusion de la culture en dehors du cadre scolaire et même de viser un plus large public. Dans cette optique-là, nous revenons sur les notions d'apprentissage et de réapprentissage de la culture car la population doit faire la démarche individuelle de répondre à l'appel lancé par les associations pour transmettre la culture régionale.

¹⁷ Villanueva de Villaescusa, Ediciones Valnera, 2005, 256 p.

¹⁸ – "Con un cachu de madera. Valva y Nel en el Pas" (comarca Pas-Miera)
– "Una vez vi algo mágico. Verna en Los Picos de Europa" (comarca de Liébana)
– "Papá ¿dónde nacieron los ríos?. Verna en Sejos" (comarca de Saja-Nansa)
– "Dando la lata... Valva y Nel en Laredo" (comarca Costa Oriental)

Sortir du cadre scolaire et viser un plus large public

S'il est vrai que la *Consejería de Educación* consacre de l'argent aux projets éducatifs en dehors de l'enseignement scolaire, ces derniers ne sont pas nécessairement consacrés à la culture cantabre. En effet, pour la rentrée 2009 par exemple, la *Consejería* a débloqué 70.000 euros pour 25 associations et entités privées, sans but lucratif, qui réalisent des activités éducatives. Néanmoins, les projets subventionnés touchent aussi bien les campagnes pour « *Acercar el folklore de Cantabria a los colegios* » que pour la « *Educación para los objetivos del Milenio* ». De plus, pour être financés, les projets doivent remplir des conditions techniques précises et des activités d'intérêt en accord avec les programmes énoncés. Autant dire que les fonds sont bien faibles pour une répartition aussi large et que les contraintes sont très lourdes. Aussi certains organismes ont senti qu'il fallait multiplier les démarches individuelles.

C'est à nouveau l'Association pour la Défense des Intérêts de la Cantabrie qui tient un rôle primordial dans le réapprentissage de la culture cantabre aux enfants. Elle a rapidement compris qu'il était essentiel de sensibiliser les plus jeunes au sentiment d'appartenance pour avoir une chance que la région retrouve une forte identité de manière durable. Aussi a-t-elle mis en place *el Día Infantil* (« la Journée des Enfants ») qui, depuis 30 ans, a lieu le premier dimanche de juin à Santander (dans l'enceinte de la Magdalena) et qui a pour but de préserver les coutumes et traditions cantabres par la transmission de ce savoir aux enfants (danses folkloriques, chants populaires, costumes traditionnels – présentation et concours, sports typiques, produits locaux, atelier de jeux traditionnels, groupes folk, *cuentacuentos*, artisanat populaire, vente de livres, stands des associations). Cette journée réunit de nos jours près de 90.000 personnes et *El Día Infantil de Cantabria* a été déclaré fête d'intérêt touristique régional. Il comprend également une dégustation de « *cocido montañés* » (de 3.000 à 5.000 rations sont offertes) et d'*orujo* ce qui encourage les adultes à conduire les enfants à cette fête.

Dans la même perspective, l'ADIC aux côtés de la *Consejería de Cultura* a lancé sur le marché un jeu de cartes en août 2008. Cette nouvelle option de diffusion de la culture nous semble digne d'être mentionnée car elle démontre une stratégie réfléchie : intérêt pédagogique, diffusion à un large public (enfants comme adultes, locaux comme étrangers), apprentissage par le jeu. Il s'agit d'un jeu de cartes éducatif, composé de 40 cartes, divisées en 4 groupes évoquant une partie du patrimoine, aussi bien culturel qu'historique de la région. Ces thèmes sont : les personnages illustres, les costumes traditionnels, les événements historiques et la mythologie cantabre.

Pour en revenir aux festivités, l'ADIC organise nombre de manifestations culturelles pour tous les âges dans l'optique d'une continuité de la diffusion de la culture. Parmi ces manifestations, nous pouvons citer :

- *el Pozu Jondu* qui se déroule à Santander et qui est un concours de musique populaire cantabre ;
- *la Fiesta de la Gaita Cántabra* qui a lieu à Unquera et qui comporte, outre le concours de musiques traditionnelles, des *pasacalles*, des stands d'artisanat populaire, de livres et de musiques cantabres ;
- *el Encuentro Internacional de Piteros*, un festival qui réunit les clarinettes (*piteros*) du monde entier ;
- *la Fiesta de la Cultura Tradicional* célébrée à Castro Urdiales avec des sports traditionnels, de la musique et des costumes typiques, des jeux, des *pasacalles* ;
- *el Día del Pueblo Cántabro* fêté à Novalés avec des *pasacalles* composés de groupe de *gaiteros*, *piteros*, *rabelistas*, de compagnies de danse ; cette fête se caractérise par la plantation d'un *teju* (« *tejo* » en espagnol, « if » en français, l'arbre le plus emblématique et symbolique de la Cantabrie, déjà vénéré par les Cantabres dans l'Antiquité).

Il est intéressant de signaler que, pour chaque de fête organisée par l'ADIC, la cérémonie d'ouverture est accompagnée de la levée du *lábaro cántabro* et non du drapeau officiel. Il convient également de noter que la valorisation de la culture passe par le protagonisme des spectateurs par le biais d'ateliers et de concours. En devenant les acteurs de ces activités, les personnes sont directement impliquées dans la transmission de la culture. Cette sensibilisation représente une part importante de la renaissance et de la perpétuation du folklore cantabre qui sert de base à la revendication identitaire, d'autant que ces festivités sont également l'occasion de faire connaître les livres relatifs à la région grâce à l'installation de stands de vente.

Nous l'avons dit, la publication d'ouvrages consacrés à la Cantabrie est un point d'orgue pour la conservation de la culture. De ce fait, deux maisons d'éditions se sont spécialisées dans la publication d'ouvrages régionaux. La première, les *Ediciones Tantín*¹⁹, située à Santander, existe depuis 1983. Elle publie des ouvrages qui traitent de l'architecture, l'art, le cinéma, l'histoire, la mythologie, la littérature, les villages et vallées, les photographies et les guides cantabres. Elle possède à son actif plus de 500 titres. Elle prétend être la maison d'éditions de référence sur les thèmes de la Cantabrie. Au reste, elle est allée présenter son projet le plus ambitieux, l'édition des *Obras Completas*

¹⁹ <http://www.edicionestantin.com/>

de José María de Pereda, dans les Instituts Cervantes de Toulouse et de Londres. Cette édition, commencée en 1989 et achevée en 2009, comporte onze volumes.

Les *Ediciones Tantín* ont publié des livres sur la mythologie comme la *Mitología de Cantabria* de Gustavo Cotera (1998) ou les volumes de *Cantabria. Cuentos de la Tradición Oral* de Jesús García Preciado (5 volumes entre 2000 et 2008). Elle est attachée à des thèmes comme les questions d'autonomie et de régionalisme : *Crónica del regionalismo en Cantabria* de Benito Madariaga de la Campa (1886), *Presencia e influencia de ADIC en la historia de Cantabria* de Manuel Alegría Fernández (1990), *Cantabria comunidad histórica. Estatuto de autonomía* de Ramón Saiz José (1998), *Así comenzó la Autonomía. Memorias del primer Gobierno de Cantabria 1982-83* de José Ramón Saiz Fernández (2007).

La seconde maison d'édition, plus modeste, est *Cantabria tradicional*, située à Torrelavega. Une de ses publications les plus remarquables est la collection « *Cuentos y cuentistas de Cantabria* » qui comprend à ce jour neuf tomes, consacrés aux auteurs et histoires cantabres comme José María de Pereda, Hermilio Alcalde del Río, etc. Notons qu'autant les *Ediciones Tantín* que *Cantabria Tradicional* bénéficient régulièrement de la collaboration d'ADIC et de la *Consejería de Cultura* de Cantabrie. Par ailleurs, toutes deux s'intéressent tout particulièrement à la question du *dialecto montañés*. Les *Ediciones Tantín* sont à l'origine de la publication du *Primer diccionario castellano-cántabro* de Marco Antonio Robles Bárcena (2006) et du *Léxico cántabro* de Miguel Ángel Saiz Barrio (1991). Quant à *Cantabria Tradicional*, elle compte trois ouvrages majeurs sur ce thème : le *Diccionario "palabreru" campurriano* de Nicanor Gutiérrez Lozano (1999), l'*Aportación al estudio del habla cántabra* de Roberto Diego Romero (2002) et le *Diccionario Castellano-Cántabro* de Daniel Estrada Gómez-Acebo (2007).

Cet intérêt pour le *dialecto montañés* met en exergue l'importance primordiale de la langue dans la question identitaire. Nous allons donc terminer par une réflexion sur ce dialecte, appelé aussi le *montañés* ou encore le *cantabru*, que nous traduirons en français par « cantabre ». Les tentatives de récupération et de transmission de cette partie de la culture, bien que peu connue, est l'une des plus problématiques.

III. L'enseignement de la langue comme renforcement identitaire

Les cours de montañés

Un des éléments identitaires que les régionalistes voudraient se réapproprier est la « langue » locale, le « *dialecto montañés* ». La première remarque que nous pouvons faire concernant ce dialecte est le qualificatif qui l'accompagne : comme nous l'avons dit, l'adjectif *montañés* est le reflet d'une affectivité certaine. Même si ce sentiment ne suffit pas à contrer le délaissement dans lequel est tombé le dialecte, diverses voix s'élèvent pour que le *montañés* bénéficie au moins d'une protection en tant que composante du patrimoine culturel. En outre, le fait qu'une langue ne soit pas co-officielle, ou a fortiori reconnue comme langue locale, entre dans la logique du rapport dominant/dominé avec la langue officielle. Ce rapport de force peut entraîner un complexe d'infériorité susceptible d'engendrer, par compensation, la survalorisation d'un dialecte en voie de disparition, comme c'est le cas en Cantabrie.

Cette demande de protection trouve sa justification dans la question, déjà mentionnée, de la « contagion identitaire ». Alors que l'article 3.3. de la Constitution espagnole devrait garantir la protection des « différentes modalités linguistiques d'Espagne » en tant que patrimoine culturel, le cantabre ne semble pas être reconnu comme telle. Toutefois, la « modalité linguistique » de la région voisine, l'asturien ou *bable*, jouit de « développement et protection (...) dans ses diverses variantes » (article 10.21. du Statut d'autonomie des Asturies). De ce fait, la Cantabrie prétend atteindre un niveau semblable de reconnaissance de son existence et de son importance passée (donc pas en tant que langue vivante).

Outre la question de son statut, cette langue est confrontée à d'autres problèmes : celui de sa définition et de sa reconnaissance. Selon le *Diccionario de términos filológicos* de Fernando Lázaro Carreter, le parler cantabre est un « dialecte du groupe léonais parlé dans la partie occidentale de la province de Santander »²⁰. D'autres linguistes pensent que le *dialecto montañés* n'est pas une variante du « *dialecto leonés* » mais une sorte de castillan archaïque, qui se trouve à la base de ce qui deviendra plus tard le castillan de Burgos. Aussi bien Ramón Menéndez Pidal²¹, que Rafael Lapesa²² ou Emilio Alarcos

²⁰ Madrid, Gredos, Biblioteca románica hispánica, 1999 (3^e éd. ; 1^{ère} éd. 1953), p. 282.

²¹ Voir entre autres : *Manual de gramática histórica española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1973, 14^e éd. (1^{ère} éd. 1904) ; « El dialecto leonés », *Revista de archivos, bibliotecas y museos*, n° 14, Madrid, 1906 ; *Orígenes del español*, Madrid, Espasa-Calpe, 1976, 8^{ème} éd. (1^{ère} éd. 1926).

²² *Historia de la lengua española*, Madrid, Escelicer, 1942 ; *Estudios de historia lingüística española*, Madrid, Paraninfo, 1985 ; *El español moderno y contemporáneo*, Barcelone, Crítica, 1996, 540 p.

Llorach²³ sont convaincus que l'origine du castillan se situe en Cantabrie, et que les formes dialectales actuelles du *montañés* peuvent être les vestiges du castillan primitif, d'où l'intérêt de le préserver. Néanmoins, puisque le *montañés* est considéré comme un dialecte, il manque, comme tel, de l'uniformité et de la rigidité propres à une langue codifiée. Il possède de ce fait une forte variabilité régionale (*comarcas*), notamment pour ce qui est du vocabulaire, ce qui n'empêche pas pour autant que le *dialecto montañés* soit désigné sous un nom unique et qu'il soit reconnu comme le parler local de tous.

En ce qui concerne son absence de légitimation, le problème est multiple. D'une part, le *dialecto montañés* est très peu parlé en Cantabrie. On constate son absence quasi totale dans la vie de tous les jours, aussi bien à l'oral qu'à l'écrit, exception faite du suffixe /-uco, a/ ou /-ucu/ (comme *tierruca*, terme présent dans l'hymne régional²⁴ et valorisé en référence à *El sabor de la tierruca* de José María de Pereda - 1882) et de quelques mots de vocabulaire encore d'usage aujourd'hui, tels que « albarcas » (les sabots). Bien qu'il n'existe guère de statistiques officielles, on estime que moins de 4 % de la population parlerait le cantabre. D'autre part, la proximité linguistique entre l'espagnol et le *dialecto montañés* n'encourage sans doute pas la normalisation de ce dernier. Quant à sa ressemblance avec le *bable*, elle ne favorise pas davantage sa reconnaissance mais plutôt son assimilation à ce parler voisin déjà protégé.

L'absence de la question linguistique et la faible place accordée à la culture dans la loi d'autonomie révèle, et en même temps implique, une perte plus facile de repères, de sources, d'histoire. On observe néanmoins que la non reconnaissance de ce dialecte comme modalité linguistique de la région n'induit pas pour autant que les Cantabres (ou pour le moins une partie d'entre eux) n'en ressentent pas la réalité. Ainsi, certaines associations et organismes réclament sa protection et/ou organisent des cours.

La création de l'*Acurrie pola Lingua Cántabra* (Académie de la langue cantabre), qui concrétise son action par la mise en place de cours, reflète parfaitement la volonté de valoriser une composante du patrimoine culturel et même, pourrions-nous dire, de la survaloriser pour compenser son manque de reconnaissance, voire sa négation. En effet, le projet de l'*Acurrie pola Lingua Cántabra* est né « à la suite du déni et du mépris manifestés par les oligarchies régionales envers cette langue autochtone », selon les propos des membres de l'Académie. Ce collectif populaire qui veille aux intérêts linguistiques du *cántabru*, ainsi qu'à son enseignement, sa diffusion, sa normalisation et sa

²³ *Fonología española*, Gredos, Madrid, 1950 ; *Gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1994.

²⁴ « *Mi tierruca siempre ha de ser / bella aurora del corazón* »

reconnaissance, s'indigne de la tendance à toujours défendre les intérêts politiques et économiques étrangers. Cette attitude semble trouver sa justification dans les propos tenus par le président du gouvernement de Cantabrie, Miguel Ángel Revilla Roiz, en août 2007, où il affirmait que « *aquí sólo hay una lengua y el resto es castellano mal hablado* », niant ainsi son existence en tant que langue. La création de cours de cantabre est donc successive à la prise de conscience que « *frente a la recuperación de otras señas de identidad cántabras (...) la lengua parecía un tema maldito y era abandonada* ». Les organisateurs décidèrent de les donner à Torrelavega, car en tant que principale ville de la *comarca* de Besaya, située au cœur géographique de la Cantabrie, elle regroupe des personnes originaires des différentes vallées et la défense de ce qui est autochtone s'y réalise avec plus de force que dans d'autres lieux de la région.

Ainsi l'*Acurrie pola Lingua Cántabra* a mis en place, depuis octobre 2005, un cours de cantabre (*curso de Lingua Cántabru*) qui se déroule tout au long de l'année scolaire. Le cours comporte deux niveaux, un pour les débutants et un pour les avancés. Il est ouvert à tous et ne requiert aucun diplôme ou niveau d'études. Son prix est très abordable (10 euros par mois). Malgré tous ces efforts, les inscriptions ne dépassent pas 15 ou 20 personnes par an, pour la plupart de jeunes gens. Les organisateurs entendent inciter la population à sortir du stéréotype selon lequel le cantabre n'est que du castillan dont les mots se terminent en [u] au lieu de [o], ou, comme le prétend le président Revilla en le taxant de « castillan mal parlé ». En outre, ils militent pour que le *cántabru* soit reconnu officiellement et mettent en avant des auteurs prestigieux qui l'ont utilisé, tels que Menéndez Pidal, José María de Pereda, García Lomas, López Vaqué ou encore Manuel Llano, un des plus célèbres écrivains *costumbrista* du début du XX^e siècle (1898-1938).

En effet, il était utilisé par de nombreux auteurs cantabres au début du XX^e siècle. Il n'était toutefois pas employé dans l'ensemble des textes qui composent les ouvrages mais les auteurs en usaient très souvent lorsqu'il s'agit de rapporter les propos, fictifs ou réels, d'une personne (d'origine cantabre) qui raconte une histoire traditionnelle, un conte ou encore un récit mythique. Le mémoire de maîtrise de María del Carmen Lásen Pellón intitulé *El dialecto montañés en los escritores costumbristas de Cantabria* cite les différentes utilisations du cantabre chez ces différents auteurs.

Pour compenser la faible participation à ses cours, l'*Acurrie pola Lingua Cántabra* édite, à la fin de chaque année scolaire, un travail en relation directe avec le cours. Par exemple, elle a édité un livre-CD contenant huit des meilleurs contes de Manuel Llano, sous le titre de *Manuel Llano, un legado de*

*leyenda*²⁵. De même, ces cours ont conduit à la publication du *Primer diccionario castellano-cántabro*, déjà cité, dont l'auteur, Marco Antonio Robles Bárcena dispense des cours de cantabre pour le compte de *Mozandá*.

Créée en 2005, *Mozandá* est une association qui propose des cours de *montañés* mais à Santander. Organisation de jeunesse socio-politique de gauche, elle plaide pour le droit à l'autodétermination du peuple Cantabre. Selon eux, les jeunes doivent s'impliquer dans la vie politique pour construire leur avenir en Cantabrie et devenir un collectif dynamique et actif. Ils souhaitent que la jeunesse cantabre puisse prendre part, en tant qu'élément de dynamisation du développement politique, social, économique et culturel, à la construction de la Cantabrie comme Pays. C'est pourquoi l'organisation essaie de se distinguer par des initiatives particulières comme l'organisation de ces cours.

Un autre organisme, *Aición Pol Cantabru* (ApC) se mobilise pour donner des cours de *montañés* dans la région. Créé en 1998, cet organisme se définit comme : « un organisme formé par des personnes engagées dans la défense de la langue cantabre, l'unique langue qui naît du peuple Cantabre, à travers le temps, en tant qu'essence de l'identité collective qui nous caractérise. » Nous entrevoyons au travers de cette définition, la profonde implication de cette association qui défend sa « langue » à outrance. Malgré tout, l'enseignement du cantabre reste très marginal et attire très peu de public. Face à cet échec et dans la crainte de voir disparaître le *montañés*, diverses associations se mobilisent en réalisant des actions ponctuelles pour le faire connaître.

Les autres actions en faveur du dialecto montañés

C'est à nouveau ADIC qui apparaît comme le fer de lance pour la protection des intérêts de la région. En ce qui concerne la langue, l'association s'investit de diverses manières. Une des actions les plus remarquables est sa participation, aux côtés du gouvernement de Cantabrie, à l'édition du *Diccionario Castellano-Cántabro* de Daniel Estrada Gómez-Acebo. Ce dictionnaire a été conçu comme un outil d'apprentissage du *montañés*. Il offre les équivalents cantabres de quelque 5.000 mots espagnols et propose les différentes acceptions des termes, agrémentées d'exemples du parler courant, de locutions et de proverbes, avec une spécification des lieux où ils ont été recueillis.

En outre, ADIC est à l'origine de la création d'une brochure, publiée en février 2008, sous forme de triptyque et comportant soixante-dix mots cantabres, dont certains sont reconnus par la *Real Academia de la Lengua Española* mais pas nécessairement comme étant d'origine et d'usage cantabre. Cette initiative

²⁵ Torrelavega, Cantabria Tradicional, 2008, 58 p.

a été impulsée par le constat que certains mots et tournures linguistiques sont utilisées quotidiennement en Cantabrie sans que les gens soient conscients qu'ils sont d'origine cantabre, d'où son slogan « *Son cántabras, son tuyas, úsalas* ».

Dans la même veine, nous pouvons citer la création de l'affiche « *En Cantabria se llaman así* » (« En Cantabrie, ils s'appellent comme ça »), éditée en mars 2008 par ADIC et la *Consejería de Cultura*, sur laquelle sont représentées 21 espèces de poissons qui vivent dans les eaux de la mer Cantabrique. Ces poissons sont accompagnés de leur nom cantabre en usage dans la communauté autonome, de leur dénomination scientifique ainsi que de leur nomenclature commune en castillan. Cette initiative est née de l'observation de la perte de l'emploi des noms traditionnels dans les poissonneries, restaurants et bars, où ils ont été remplacés par les noms espagnols. Pour le président de l'association, la perte du patrimoine linguistique de la Cantabrie est une « *especie de involución cultural* ». Ainsi, l'affiche, à laquelle ont collaboré des biologistes et des confréries de pêcheurs, a été distribuée dans les poissonneries et les supermarchés que Colsa accuse de contribution à l'«homogénéisation» du nom des poissons en les appelant par leur nom générique. Au reste, l'affiche a également fait l'objet d'une distribution dans les écoles, bibliothèques et centres culturels de la région.

Nous constatons donc que ces dernières années il a été porté une attention particulière à la protection et la diffusion du parler cantabre. L'ADIC est foncièrement investie dans cette lutte dont l'intérêt ne cesse de croître. Il est possible que toutes ces initiatives aient à plus ou moins long terme un impact sur la population et que celle-ci finisse par se rendre compte qu'elle emploie au bout du compte un grand nombre de mots cantabres sans pour autant y prêter attention. Du moins c'est bien ce réveil de la conscience d'une identité linguistique que vise l'association.

Le dernier exemple que nous proposons pour illustrer la défense du parler cantabre est celui de la plate-forme *Esclave* (mot cantabre qui signifie « pas, empreinte ») et son *Manifiesto por el patrimonio lingüístico cántabro*²⁶. Cette plate-forme est née en 2006 de l'union de diverses associations culturelles de protection et diffusion du patrimoine linguistique cantabre : *Argayu, Rede, Aición pol Cántabru, Asubiu*. La proposition de départ fut l'élaboration d'un document de référence commune pour la défense et la promotion du patrimoine linguistique régional, dont le premier souhait était que le cantabre

²⁶ Les données concernant ce thème sont tirées du site : <http://esclave.wordpress.com/>

soit déclaré « Bien d'Intérêt Culturel » (BIC). C'est de ce document qu'est issu le manifeste.

Mais le problème auquel est confronté *Esclave* est le silence de la part du monde politique, voire son opposition. Le malaise est donc grand au sein d'associations qui se sentent ignorées, même si elles trouvent un encouragement dans l'adhésion – à titre personnel – de certaines personnalités politiques. Pour *Esclave*, la lutte reste claire : la langue populaire de la Cantabrie se trouve « soumise à un très dur processus récessif » qu'il est nécessaire de freiner pour « récupérer et transmettre aux générations à venir le patrimoine linguistique de la Cantabrie ».

La survalorisation

Face à cette ignorance, nous comprenons donc, sans pour autant les légitimer, les réactions excessives et la survalorisation abusive de la culture cantabre. Nous pouvons ici reprendre la phrase d'Ernest Gellner : « le nationalisme n'est pas l'éveil à la conscience des nations : il invente des nations là où il n'en existe pas »²⁷, qui va au fond du problème de la construction identitaire, c'est-à-dire celui de la création à outrance et de toutes pièces de nationalismes là où la conscience identitaire n'avait pas encore véritablement émergé, si ce n'est chez certains individus ou dans certains cercles très restreints. Au-delà du régionalisme est né un nationalisme cantabre, ou cantabrisme. Le projet de statut d'autonomie, daté de 1936, est considéré comme la première manifestation de ce cantabrisme. Ce dernier est donc relativement récent. En effet, avant les années 70, il n'y avait aucun parti politique ou association nationaliste en Cantabrie. Au XIX^e siècle, le cantabrisme était purement culturel, centré sur la récupération de valeurs et traditions aussi bien populaires qu'historiques. Les principaux représentants en étaient Amós de Escalante et José María de Pereda. Ensuite, à l'époque républicaine, la contribution du cantabrisme prit forme à travers le « *Proyecto de Estatuto Regional del Estado Cántabro-Castellano* » du Parti Républicain de « Izquierda Federal de Santander » (représentante du cantabrisme laïc) en 1936, qui réclamait pour la Cantabrie (alors appelée « Province de Santander ») et pour les territoires des provinces voisines, une ample autonomie au sein de la « République Fédérale Espagnole ». Mais ces ambitions furent stoppées par la Guerre civile, suivie de la politique « nationale » du franquisme.

²⁷ In Christian Lagarde, *Identité, langue et nation. Qu'est-ce qui se joue avec les langues ?*, op. cit., p. 79.

Enfin, depuis les années 70, avec le retour à la démocratie, le cantabrisme a ressurgi sous la forme d'une lutte pour l'obtention d'une autonomie indépendante de celle de Castille. C'est ainsi que furent créés des associations et groupes politiques comme l'Association pour la Défense des Intérêts Cantabres, l'association *Cantabria Unida* (UC) et, postérieurement une scission d'ADIC, devenue le *Partido Regionalista de Cantabria* (PRC). Ce parti, bien qu'erratique, constitue le premier groupe d'obédience cantabriste d'idéologie progressiste, issu des secteurs populaires et des classes moyennes à s'être imposé historiquement face aux prétentions de l'unitarisme castillan. On considère que son principal objectif a été atteint lors de l'obtention du Statut d'autonomie en 1981. Dans les années 80, de nouveaux groupes ont représenté le nationalisme cantabre, comme ANAC (*Agrupación de Nacionalistas Cántabros*, en 1982-83), le *Partido Nacionalista Cántabro* (parti qui figure sur le registre du Ministère de l'Intérieur depuis 1988), et plus récemment le CNC (*Conceju Nacionaliegu Cántabru*), le *Partido Cántabro* et d'autres associations politiques, culturelles ou de jeunes. Malgré tout, ces partis politiques n'ont jamais obtenu de représentation au parlement de Cantabrie, pas même le CNC, qui revendique entre autres le labarum cantabre comme drapeau officiel et la reconnaissance institutionnelle de la langue cantabre. A titre d'exemple, lors des élections « autonomiques » de 2007, le CNC n'a obtenu que 0,36% des voix...

L'acharnement pour la reconnaissance de la langue cantabre divise l'opinion ou, à tout le moins, les cantabristes. Alors que l'ADIC ne réclame de la part du gouvernement que la simple déclaration du parler régional comme bien d'intérêt culturel (statut BIC), des groupes comme *Aición pol Cántabru* ou *Regüelta*, *La mozandá rebeldí cántabru* militent en faveur de la reconnaissance du *montañés* comme langue officielle.

A notre sens, les Cantabres les plus revendicatifs (et extrémistes) sont les membres de cette dernière organisation. Créée en 1998, il s'agit d'un organisme de jeunesse cantabre de gauche, née dans les secteurs populaires et qui a pour objectif de contribuer à la construction et dynamisation d'un groupe de jeunes « insoumis, rassembleur, critique, solidaire, cantabre et combatif » capable d'organiser la jeunesse cantabre. S'insurgeant contre le processus d'« espagnolisation » et d'exploitation de la Cantabrie, de ses ressources naturelles et humaines, ces jeunes cantabres ont l'impression qu'on veut les aliéner, les acculturer et les déraciner. C'est pourquoi ils réclament un auto-gouvernement total pour construire un avenir meilleur et « digne ».

Ainsi, les membres de *Regüelta* entreprennent des actions pour manifester leur mécontentement. Par exemple, ils collent des affiches sur lesquelles sont

barrés les drapeaux officiels espagnol et cantabre, qui sont remplacés par le labarum accompagné du slogan :

¡ Banderas impuestas, no ! ¡ No nos representan !
¡ Bandera del pueblo, sí ! ¡ Nuestra bandera !

Un autre exemple d'actions militantes est la déplacement des membres de *Regüelta* dans les Asturies au moment de la *Vuelta* qui, profitant de la couverture médiatique qui entoure cet évènement, peignent sur l'asphalte des symboles populaires (dont le labarum) accompagnés de phrases exprimant leur révolte (en cantabre).

Nous entrevoyons donc à quel point cette partie de la jeunesse cantabre se sent mise à mal par la politique exercée en Cantabrie. Toutes ces actions reflètent un manque de confiance absolu dans l'avenir. Nous ne connaissons pas les effectifs de ces groupes ni la proportion de jeunes cantabres qui s'opposent au pouvoir régional en place. Néanmoins, au vu de la quantité d'initiatives menées par *Regüelta* et l'ensemble des associations, ce mouvement ne semble pas près de disparaître, et ce d'autant plus que ces diverses entités sont solidaires entre elles.

Comme on peut le déduire de la célébration de la Journée Nationale de Cantabrie, *Día Nacional de Cantabria*, organisée par *Regüelta*, *Conseju* (CNC) et *Abora*²⁸. Avec pour devise : « *Pola decensa de la muestra tierra* » (« Pour la défense de notre terre »), des chanteurs, des musiciens (*piteros*, *gaiteros*) viennent se produire tandis que sont pratiqués des sports traditionnels autochtones. Les manifestations festives populaires de cette célébration ne font toutefois pas oublier le caractère avant tout revendicatif de la journée. Cet exemple nous paraît révélateur des divergences d'intentions entre des associations comme ADIC et *Regüelta* : en effet, la première célèbre le « *Día del pueblu cantabru* », la deuxième une journée « nationale » de la Cantabrie. Il faut donc distinguer deux types d'actions dans la région : les unes nationalistes (cantabristes), les autres indépendantistes. En ce sens, nous pouvons imaginer que *Regüelta*, sans avoir le même poids ni les moyens de pression, s'est inspiré (par « contagion ») des modèles basque et catalan. Bien qu'il n'existe pas de données statistiques sur le nombre d'indépendantistes en Cantabrie, nous pouvons avancer l'idée que, quand bien même les informations des médias seraient manipulées, les chiffres sont en corrélation avec le faible écho

²⁸ Autre organisation politique de gauche non institutionnelle, anti-capitaliste, indépendantiste, internationaliste et écologiste. Son travail politique se définit comme global, social et de base, cherchant à créer un authentique mouvement populaire conscient et auto-organisé.

des actions menées. L'existence récente du groupe et la faible ampleur du mouvement font qu'ils ne sont pas de nature à inquiéter le gouvernement de Cantabrie. Cependant, l'existence de tels groupes met en évidence l'augmentation du degré de conscience identitaire des habitants, l'immobilisme des partis politiques en place face à de telles revendications ne pouvant qu'accentuer et radicaliser le mécontentement de certains secteurs de l'opinion.

Conclusion

Ainsi, nous constatons un fort investissement d'organismes cantabres pour la défense et la promotion de la culture populaire de la région, investissement qui se justifie par la faible transmission de cette culture en milieu scolaire. Suite à la rupture qu'a constitué la période du franquisme et face à la faible représentativité de la Cantabrie, des élans identitaires se sont mis en place. Si nous avons rencontré tant de fois le terme « défense », cela vient certainement du fait qu'une menace de disparition plane sur ces éléments culturels. En ce sens, l'exemple du *dialecto montañés* est très parlant. En effet, les réactions face au peu de considération portée au parler cantabre par le plus haut représentant de l'exécutif régional (« *español mal hablado* ») témoignent de la crainte de l'effacement de la langue régionale dont on redoute que la disparition ne se propage à d'autres domaines de la culture. De ce fait, les réactions identitaires se multiplient, certaines tout à fait louables, d'autres plus excessives. Le refus par lequel répond le gouvernement cantabre lui-même à certaines requêtes (comme celle du *lábaro cátabro*) conduit à les renforcer tout en reflétant les difficultés auxquelles se heurtent les nationalistes cantabres et les limites de leurs revendications. « Il y a un rapport nécessaire de chaque production culturelle à la mort qui la limite et à la lutte qui la défend »²⁹ explique Michel de Certeau dans *La culture au pluriel*. La reconnaissance identitaire se trouve donc encaissée entre la fortification qui la fait vivre et le garde-fou qui prévient sa chute. Mais elle est aussi une ouverture puisque « la lutte qui la défend » doit être permanente ; elle se renouvelle donc, s'adapte à la société, ce qui fait qu'il est toujours d'actualité de l'analyser.

Le besoin de définir ce que recouvre le sentiment d'être cantabre, et ce dès le plus jeune âge, met en avant la volonté d'être reconnu, par les siens et par les autres, dans sa spécificité. Plus ce type de connaissances est inculqué tôt, plus elles semblent faire partie intégrante de la collectivité, à l'instar du

²⁹ Michel de Certeau, *La culture au pluriel*, *op. cit.*, p. 294.

processus de « nationalisation » qui paraît d'autant moins discutable qu'il est ancien. De ce point de vue, le fait que certains linguistes pensent que l'origine du castillan se situe en Cantabrie serait une manière légitime de revendiquer son identité : la région y gagnerait en importance ; mais du même coup, la singularité du *dialecto montañés* perdrait de sa force. De ce fait, le récent ouvrage de Grégory Kaplan, intitulé *Valderredible, Cantabria : la cuna de la lengua española*³⁰, qui présente la Cantabrie comme le berceau du castillan, reçoit un accueil mitigé. A trop vouloir revendiquer l'importance de certains éléments, notamment lorsqu'il s'agit d'un élément stato-national, d'autres composantes identitaires peuvent avoir à en souffrir.

Face aux problématiques de la définition identitaire, nous comprenons donc combien il semble délicat d'intégrer la culture cantabre dans les manuels scolaires. Il est bien évidemment proscrit d'intégrer des éléments culturels qui sont encore aujourd'hui sujets à polémiques. Néanmoins, il n'est pas non plus question de repousser toutes les expressions de la culture, surtout lorsqu'elles sont aussi maniables que la mythologie, par exemple. Celle-ci se retrouve non seulement dans le milieu scolaire mais également en dehors de l'école grâce à la détermination de troupes de théâtre, d'associations, d'artisans (créations de figurines). Malgré tout, la mythologie n'est pas elle non plus exempte de controverses en rapport avec l'« authenticité » de certains personnages. Néanmoins, de tels différends ne concernent que les spécialistes en la matière et restent minimes, de sorte qu'elles n'atteignent pas les sphères du grand public.

En ce qui concerne les symboles identitaires, s'ils n'ont pas été inventés, ils ont du moins été réappropriés, ce qui suppose une réinterprétation, c'est-à-dire l'invention d'une nouvelle valeur. En outre, certains éléments traditionnels ont été incontestablement fabriqués : il s'agit des commémorations, aussi bien des cérémonies que l'édification de monuments publics. Il en est ainsi des célébrations annuelles de *La Fiesta de la Cultura Tradicional* ou de *El Día del Pueblo Cántabro*. Nous voyons donc que le problème de toute culture n'est pas tant l'existence d'un héritage commun (celui-ci étant d'une façon ou d'une autre retrouvé puis éventuellement complété), que son contenu, dans la mesure où il évolue. Les fêtes que nous venons de citer sont certes récentes mais elles renvoient à des traditions anciennes, à des objets, des jeux ou des récits

³⁰ Santander, Gobierno de Cantabria, Consejería de Cultura, Turismo y Deporte, 2009 : selon Grégory Kaplan le berceau du castillan traditionnellement situé dans le Monastère de San Millán de la Cogolla, dans la région de La Rioja, est uniquement le lieu où ont été retrouvées les premières annotations écrites en castillan par le moine San Millán. Néanmoins, il pense que San Millán de la Cogolla ne vécut pas dans ledit monastère mais travailla quasiment toute sa vie à Valderredible, dans la *comarca* cantabre de Campoo ; seuls ses restes et ses écrits auraient été transportés au monastère qui porte son nom.

surannés. Et c'est justement cette antériorité qui a valeur d'authenticité, valeur sur laquelle repose la culture.

Le fait d'avoir conçu une fête dédiée aux enfants et consacré au folklore populaire (cf. *el Día Infantil*) est le parfait reflet de la nécessité d'un réapprentissage profond et progressif de la culture cantabre. S'adresser à la jeunesse est synonyme d'espoir de conservation à long terme des composantes identitaires. C'est également une manière d'interpeler les parents, de leur rappeler leur devoir de transmission. Pour ce qui est des éléments concrets, tels que les costumes, les sabots, les jeux, les instruments de musique, leur conservation s'avère facile et manifeste. En revanche, en ce qui concerne les composantes non palpables de la culture, comme les récits populaires ou le dialecte cantabre, la tâche apparaît beaucoup plus complexe.

Si la faible transmission orale des contes et mythes trouve toutefois un palliatif dans la publication d'ouvrages, l'intervention des *cuéntacuentos* ou leur enseignement en classe de primaire, la rareté d'utilisation de la langue constitue quant à elle un obstacle réel pour sa préservation. D'autant que l'enseignement du cantabre ne semble donc pas voué à un avenir prometteur, au vu de la participation très marginale aux cours de *montañés* dans les associations. Le fait qu'un hispanophone puisse comprendre sans grandes difficultés les ouvrages écrits en *montañés* ne joue certainement pas en faveur de ces cours.

Mise à part la complexité de cette question linguistique, nous pouvons toutefois constater que l'intérêt pour la culture régionale prend de plus en plus d'ampleur. Dans cette perspective, il serait intéressant de faire une étude comparative entre les manuels scolaires du début des années 80 et ceux distribués de nos jours. Nous constaterions très certainement une augmentation de la place accordée au folklore cantabre. Il est néanmoins certain que l'existence des associations protégeant et valorisant ce folklore est indispensable pour un meilleur (ré)apprentissage de la culture cantabre.

Karine BALLANÉDA
Université de Perpignan

Bibliographie

- BEDIA SAIZ Carmen, *La mitología cántabra a través de los niños*, Santander, Editorial Rodu, 1999, 84 p.
- CARO BAROJA Julio, *Los pueblos de la península ibérica : temas de etnografía española*, Barcelona, Editorial Crítica, 1991, 234 p.
- CERTEAU Michel de, *La culture au pluriel*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1974, 313 p.
- CICERO Isidro, *Vindio, la historia de Cantabria contada a los niños*, Madrid, Ediciones Corocotta, 1979 (tome 1, 141 p.) et 1980 (tome 2, 127 p.).
- *El Estatuto de Cantabria para los niños*, Santander, Diputación de Cantabria, 1982.
- COTERA Gustavo, *Trajés populares de Cantabria. Siglo XIX*, Santander, Institución Cultural Cantabria "Hoyos Sainz", 1982, 281 p.
- *El traje en Cantabria*, Santander, Editorial Cantabria, 1999, 268 p.
- *Mitología de Cantabria*, Santander, Ediciones Tantín, 1998, 77 p.
- *La Cantabria de Gustavo Cotera. Mitos, costumbres, gentes,...*, Villanueva de Villaescusa, Ediciones Valnera, 2005, 256 p.
- GONZÁLEZ ECHEGARAY Joaquín et DÍAZ GÓMEZ Alberto, *Manual de etnografía cántabra*, Santander, Ediciones de la librería Estudio, 2001 (1^{ère} édition 1998), 295 p.
- HOBSBAWM Eric et RANGER Terence (éds.), *L'invention de la tradition* (trad. Christine Vivier), Paris, Éditions Amsterdam, 2006, 370 p.
- KAPLAN Grégory, *Valderredible, Cantabria : la cuna de la lengua española*, Santander, Gobierno de Cantabria, Consejería de Cultura, Turismo y Deporte, 2009.
- LAGARDE Christian, *Identité, langue et nation. Qu'est-ce qui se joue avec les langues ?*, Canet en Roussillon, Trabucaire, 2008, 207 p.
- et BOYER Henri (dir.), *L'Espagne et ses langues. Un modèle écolinguistique ?*, Paris, L'Harmattan, 2002, 298 p.
- LÁZARO CARRETER Fernando, *Diccionario de términos filológicos*, Madrid, Gredos, Biblioteca románica hispánica, 1999 (1^{ère} éd. 1953), 443 p.
- RIVAS RIVAS Ana María, *Antropología social de Cantabria*, Santander, Universidad de Cantabria, 1991, 255 p.